“ Vous ne me connaissez pas mais ne jetez pas tout de suite ma lettre ”. Le courrier des lecteurs et lectrices de Simone de Beauvoir

Marine Rouch

▶ **To cite this version:**

Marine Rouch. “ Vous ne me connaissez pas mais ne jetez pas tout de suite ma lettre ”. Le courrier des lecteurs et lectrices de Simone de Beauvoir. Françoise Blum. Genre de l'archive. Constitution et transmission des mémoires militantes, CODHOS, pp.93-108, 2017, 2-9517903-3-3. hal-01616968

HAL Id: hal-01616968
https://hal.science/hal-01616968

Submitted on 27 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Vous ne me connaissez pas mais ne jetez pas tout de suite ma lettre ». Le courrier des lecteurs et lectrices de Simone de Beauvoir

Par Marine Rouch, doctorante contractuelle à l'université de Toulouse Jean-Jaurès (FRAMESPA) et à l'université de Lille 3 (ALITHILA)

La version finale de cet article est publiée dans Françoise Blum (dir.), Le genre de l'archive. Constitution et transmission des mémoires militantes, *Paris, Codhos, 2017, p. 93-108.*

Si de nombreuses féministes n'ont pas pris le soin de conserver les traces de leurs activités militantes, si d'autres encore n'en ont pas assuré la transmission, Simone de Beauvoir, au contraire, nous a légué un véritable témoignage de son époque en conservant les milliers de lettres qu'elle a reçues de la part de son public lecteur. En 1995, sa fille adoptive et héritière, Sylvie Le Bon de Beauvoir, versait les correspondances de l'écrivaine à la Bibliothèque nationale de France. Ces documents forment aujourd'hui le fonds des lettres reçues[1], en cours de classement et subdivisé en quatre sous-unités : lettres reçues d'intellectuels et amis ; lettres reçues de lecteurs devenus des correspondants privilégiés ; lettres reçues de lecteurs ; coupures de presse[2]. Nous nous limiterons ici à l'analyse des « lettres reçues de lecteurs », réparties dans quarante-quatre boîtes d'archives et que nous estimons à près de 20 000, reçues entre 1944 et 1986, année de la mort de Simone de Beauvoir[3].

Il y a vingt ans, Sylvie Le Bon de Beauvoir regrettant que les « Lettres reçues » soient peu étudiées, proposait des pistes de traitement[4]. Son appel n'a pas été entendu et le fonds a peu attiré les chercheur-e-s. A ce jour, seuls les travaux de deux historiennes l'ont explicitement

[1] Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, NAF 28501 – fonds Simone de Beauvoir – Lettres reçues. Toutes les archives citées dans cet article appartiennent à ce fonds, sauf indication contraire.

[2] Les coupures de presse ont été envoyées par des correspondant.e.s depuis l'étranger et les quatre coins de la France.

[3] Les lettres reçues d'intellectuels et d'amis comptent trente correspondances avec des personnalités diverses : Madeleine Chapsal, Claude Chabrol, René de Ceccaty, Alain Badiou ou encore Dominique Desanti. Quant aux lettres de lecteurs devenus des correspondants privilégiés, elles regroupent quelques dizaines de correspondances suivies. Notons que ces deux sous-unités pourraient à l'avenir être enrichies par des courriers extraits des « lettres reçues de lecteurs ». En effet, le fonds étant en cours de classement, de nombreuses lettres présentes dans les « lettres reçues de lecteurs » trouveront sans doute leur place dans les sous-unités précédentes : on y trouve de nombreuses correspondances suivies avec des lecteurs et lectrices au départ inconnu.e.s. De la même façon, on croise aussi des lettres de la part d'intellectuel.le.s et ami.e.s (Marguerite Grépon, Genevièv̀e Gennari, Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, Georges Hourdin… pour n'en citer que quelques-uns).

[4] Le Bon de Beauvoir Sylvie, « Lettre au président de la BNF », *in* Eliane Lecarme-Tabone, Jean-Louis Jeannelle (dir.)*, Simone de Beauvoir*, Paris, Ed. de l'Herne, 2012, p. 373-374.

utilisé mais de façon partielle. Il s'agit d'Anne-Claire Rebreyend dans le cadre de sa thèse sur les pratiques sexuelles et amoureuses des Français entre 1920 et 1975 et, plus récemment, de l'américaine Judith Coffin qui a dressé un état des lieux du fonds dans un article publié en 2009[5]. Si en 2016 le fonds a été régulièrement consulté[6], il est paradoxalement peu utilisé pour des recherches spécifiques sur l'histoire des femmes, du genre et des féminismes.

D'après Sylvie Le Bon de Beauvoir, Simone de Beauvoir ne jetait aucune lettre, ce qui explique l'importance du fonds. A partir du *Deuxième Sexe,* Beauvoir a eu conscience qu'en conservant ce courrier considérable, elle constituait un témoignage important sur son époque[7]. On souhaite montrer qu'il est possible de mobiliser un peu plus cette correspondance-témoignage sous l'angle de l'histoire des femmes et du genre. On propose donc deux pistes de réflexion concernant de la transmission des mémoires féminines et féministes.

Mémoires féminines « ordinaires »

De nombreuses femmes « ordinaires » écrivent à Simone de Beauvoir. Dans les premières années, elles forment, avec les hommes, un public de spécialistes : écrivain.e.s, historien.e.s, professeur.e.s de lettres, médecins, etc., cherchant à approfondir leur lecture du *Deuxième Sexe.* Puis, en 1954, l'Académie Goncourt récompense *Les Mandarins.* Le public éclairé est en net recul ou se transforme en consommateur de littérature. On écrit alors à Simone de Beauvoir pour lui faire part de ses impressions de lecture. Lorsqu'en 1958, l'écrivaine commence à publier ses Mémoires[8], la féminisation de son lectorat se précise. Cette même année, plus de 80% de lettres sont écrites par des femmes. Elles se stabilisent ensuite autour de 70% chaque année.

Les hommes continuent à écrire, mais sont en net recul. Entre 1958 et 1961, 59 lettres sont écrites par des hommes, contre 156 par des femmes[9]. Sur ces 59 hommes, les *Mémoires d'une jeune fille rangée* est cité 14 fois, *La Force de l'âge* 11 fois (dont deux fois par deux hommes citant le premier tome dans la même lettre). Ils ne seraient donc que 23 en quatre ans à avoir

---

[5] Rebreyend Anne-Claire, *Intimités amoureuses : France, 1920-1975*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2008, 340 p. Coffin Judith, « Sex, love, and letters: writing Simone de Beauvoir, 1949-1963 », *American historical review*, october 2010, p. 1061-1088.

[6] Pour les études littéraires notamment. Voir Augras Julie, « Ecritures de lecteurs : Beauvoir lue. La réception des Mandarins (1954-1959) », *Revue d'Histoire littéraire de la France,* 2016/2, vol. 116, p. 387-408.

[7] Echange de mails.

[8] *Mémoires d'une jeune fille rangée,* 1958 ; *La Force de l'Age,* 1960 ; *La Force des choses,* 1963.

[9] Données obtenues sur un échantillon de 339 lettres écrites par un lectorat « ordinaire », reçues entre 1949 et 1961. 90% de ces lettres se concentrent entre 1954 et 1961.

écrit en réaction à la lecture des Mémoires, soit 39% des lecteurs hommes[10]. Cette mince proportion ne signifie pas que les Mémoires ont été peu ou pas lus par les hommes puisque la totalité d'un lectorat n'écrit pas à un-e auteur-e. Pour prendre la plume, il faut en effet que la lecture ait été une expérience bouleversante. Chez les hommes, c'est la possibilité donnée par Beauvoir de revivre une époque précise que les lettres saluent après la lecture de *La Force de l'âge.* Quant aux *Mémoires d'une jeune fille rangée,* les hommes remercient l'écrivaine de s'être livrée de la sorte : la lecture leur a permis de comprendre son parcours. J-F. appartient au milieu catholique et bourgeois. Il avait lu les livres précédents de l'auteure mais les deux tomes des Mémoires lui ont permis de « comprendre [sa] vie »[11]. Quant à J., il a aimé le premier tome des Mémoires qui l'a d'ailleurs poussé à reprendre la lecture du *Deuxième Sexe,* abandonnée quelques années plus tôt car demandant « un effort constant d'attention »[12]. Pour un autre, instituteur retraité, *La Force de l'âge* a été une lecture agréable par sa « sincérité » et surtout parce que le livre lui a permis de « revivre les années 1929-1944. » [13]. Chez les femmes, les effets de la lecture des Mémoires sont tout autres. Le sexe de leur auteure a permis une identification et une appropriation plus profondes. Une femme leur a confié sa vie ; à elles, désormais, de lui faire lire la leur.

Un nouveau moyen d'expression pour des femmes isolées

Ecrire à Simone de Beauvoir est pour beaucoup l'occasion de prendre une véritable bouffée d'air frais. La lettre représente une fenêtre temporairement ouverte sur un monde auquel elles n'ont pas accès, un monde auquel elles aspirent. Une majorité d'entre elles sont des mères au foyer. D'autres mènent une activité salariée. Mais toutes étouffent dans leur quotidien qu'elles trouvent étriqué, fait de tâches répétitives pour lesquelles elles manquent de reconnaissance. Isolées, c'est par la lecture, activité intersubjective par excellence, qu'elles ont un accès sur le monde et les consciences qui le peuplent. Les Mémoires de Simone de Beauvoir ont montré bien plus que la fabrique d'une écrivaine : ils ont fait de l'auteure une femme accessible et finalement peu différente des autres. Si *Le Deuxième Sexe* avait déjà montré aux femmes

[10] Les autres écrivent en réaction à un article paru dans *Les Temps Modernes* ou dans la presse, à une action ou une conférence du couple Sartre-Beauvoir, ou encore –mais moins souvent – après la lecture d'un roman beauvoirien (*Les Mandarins* est le roman le plus cité par les hommes entre 1954 et 1961).
[11] Lettre du 9 avril 1961.
[12] Lettre du 19 mars 1959.
[13] Lettre du 23 décembre 1959. Deux autres lettres s'inscrivent dans cette veine : Lettre du 27 décembre 1960 : A ce lecteur, *La Force de l'âge* a permis de « revivre les années de guerre et de libération ». Lettre du 16 juillet 1961 : Pour celui-ci, les Mémoires sont réussis car ils sont « le témoignage de la vie de deux grands écrivains », ils sont « l'événement ».

qu'elles étaient des millions à partager une condition, les Mémoires leur ont fourni une interlocutrice de choix, une oreille attentive.

Les confidences affluent. On peut lire en 1957 le désespoir d'une femme brimée par son mari qui lui coupe les vivres, sans qu'il manque de moyens, et qui l'empêche d'entretenir des relations avec ses deux filles. « La libération par le travail est une solution mais pour celles qui ont interrompu leur métier pour se marier et qui ne trouvent rien à faire parce qu'elles ont 40 ans, ne leur reste-t-il que le suicide ? ». C'est la seule peur d'être « traitée de mère dénaturée »[14] qui empêche cette femme de mettre un terme à cette relation. Une sténo-dactylo, mariée et mère de trois enfants, décrit la situation dans laquelle elle se trouve. Issue d'une famille pauvre – son père était un « ivrogne », sa mère était « vulgaire » - elle a épousé un fils de travailleurs bien installés pour échapper à son milieu. Son mari, qu'elle n'a jamais aimé, la trompe au vu et au su de tous, « il la sort même avec les enfants ». Cette situation la fait se sentir « inutile et nulle » : « je suis une petite femme insignifiante. Je voudrais leur crier mais oui je suis capable de lire Malraux ou Camus. […] Je serai toute ma vie comme ces petites ménagères pour qui l'univers est d'avoir un frigidaire, une télévision, du linge dans l'armoire. Et moi je n'ai rien il faut que j'élève les gosses avec l'argent que mon mari veut bien me donner et que je sois gaie pour eux. Je les rabroue. Je suis ignoble avec eux. Pauvres gosses. Je les aime. ~~Je voudrais être riche pour eux car alors je pourrais me séparer voir du monde, apprendre~~.[15]». Elle précise qu'elle écrit en étant persuadée que Beauvoir ne lira jamais sa lettre mais coucher ces mots sur le papier la soulage. Néanmoins, elle lance un appel : « Ecrivez-moi, vous qui devez me lire. Dites-moi que je suis folle, mais au moins quelqu'un aura pensé à moi - un tout petit peu - et au fond c'est cela ma détresse, c'est de n'avoir personne, personne.» [16]. Une autre, M. P., entretient une correspondance suivie avec Simone de Beauvoir depuis 1960[17]. Elles déjeunent régulièrement ensemble. En 1967, elle écrit : « Pardonnez-moi de vous écrire – mais, il me semble que j'ai toujours oublié le " principal "… Cela vous parait peut-être un peu naïf, mais tant pis… Vous savez depuis 10 ans, que je vous connais, que je suis sincère. Malgré les apparences, sans vous, je suis seule, ne me laissez pas. C'est à cause de vous que je vis, cela est vrai. J'ai passé mon examen d'avocat, pour vous faire honneur, j'ai surmonté mon chagrin, ma solitude, à cause de votre gentillesse pour moi. J'ai vos photos découpées dans des journaux, j'ai vos lettres, vos paroles. C'est tout cela qui fait ma "vraie vie " ». Elle poursuit : […] Chère Madame de Beauvoir, je suis de votre famille,

[14] Lettre du 29 août 1957.
[15] Barré dans la lettre.
[16] Lettre non datée, vers 1961-1962.
[17] Nous trouvons des traces de cette correspondance jusqu'à la fin des années 1960.

je suis votre fille spirituelle – en ce sens que vous me dominez, mais qu'aucun autre être n'est plus proche de vous que moi, j'en suis sûre. […] Vous me donnez "tout "… la vie.»[18].
Ces lettres, que nous ne pouvons toutes citer, expriment l'importance que revêt pour ces femmes la présence, réelle ou rêvée, de Simone de Beauvoir à leurs côtés.

Ecrire pour exister

De nombreuses femmes ont trouvé dans l'écriture – sous forme épistolaire, littéraire ou plus intime – la possibilité de justifier leur existence à la fois à leurs propres yeux et à ceux du monde. C'est ainsi que Simone de Beauvoir reçut des dizaines de manuscrits qu'elle lut et jugea avec bienveillance.
Pour certaines, les Mémoires ont fourni la preuve qu'une vie de femme pouvait légitimement se raconter et intéresser un public, ce qui ne manqua pas d'éveiller des désirs d'écriture autobiographique. C'est le cas d'une lectrice de 1959, née dans une famille bourgeoise, que ses parents ont préféré marier très tôt à un homme qui l'avait embrassée le temps d'un « flirt ». Son mari, « rustre mais cultivé », la brutalise : « j'étais l'esclave, la servante, et l'amante qui devait bien entendu tout pardonner dans ces moments-là […] je devins une petite "putain" de grande envergure ». Elle témoigne alors le besoin de s'exprimer pour briser un silence que la société lui impose : « Il faut absolument que je dise quelque chose avant de mourir - dépêchons-nous - j'ai presque 46 ans ». Elle propose alors à Beauvoir de lui envoyer de temps en temps des petits cahiers dans lesquels celle-ci trouvera l'expression de pensées qu'elle pourra aussi améliorer. Elle compte sur l'écrivaine pour écrire un livre à partir de ses notes car, dit-elle, « je ne suis pas agrégée de philosophie. » [19]. En 1959 toujours, c'est encore le cas de S., lectrice italienne, qui implore Beauvoir : « Voulez-vous bien écrire ma vie, la vie de mes parents ? »[20]. En raison des tourments subis dès son enfance, elle pense que l'histoire de sa famille pourrait fournir matière à un roman. Une autre encore, mariée et mère de trois enfants, envoie ses carnets intimes, demandant l'avis de Beauvoir[21]. Dans une lettre ultérieure, on apprend que celle-ci lui a suggéré d'écrire à partir de ces carnets tout en lui signifiant qu'ils ne sauraient, en l'état, constituer une œuvre[22]. Déçue, la lectrice avoue se sentir « l'esprit rouillé » et n'avoir pas « la culture suffisante »[23].

[18] Lettre du 22 juin 1967.
[19] Lettre du 9 juin 1959.
[20] Lettre du 10 juillet 1959.
[21] Lettre du 19 juin 1960.
[22] On connaît le point de vue de Beauvoir sur l'invasion de la scène littéraire par les autobiographies de femmes. Selon elle, les recueils d'anecdotes n'ont aucun intérêt et c'est malheureusement le défaut qu'elle rencontre dans

Pour Beauvoir, ces femmes restent dans la facticité de la vie quotidienne. Mais en les encourageant à écrire, elle se fait leur maïeuticienne et leur fournit les moyens de s'échapper de leur environnement étouffant en réfléchissant sur leur condition (fig. 1).

Pour d'autres, l'écrivaine a volontiers endossé le rôle de mentore littéraire et parfois accompagné les manuscrits de qualité devant les éditeurs. L'histoire la plus célèbre est celle de Violette Leduc que Simone de Beauvoir a soutenu jusqu'au bout[24]. Marguerite Grépon est un autre exemple. En 1952, elle confie à Beauvoir les projets d'écriture qu'elle mène en parallèle de la création de sa revue, *Cahiers d'Ariane.* Rassurée par le jugement d'une écrivaine expérimentée, elle la remercie d'avoir aimé son « enfant-livre », cet « enfant touffu » qu'elle a la « faiblesse [d'] aimer »[25]. Mais d'autres écrivaines n'ont pas connu une telle postérité alors même que Simone de Beauvoir suivait leurs travaux de près[26]. Le cas de Florence Asie, pseudonyme de Henriette-Marie Napoléon qui rappelle sa passion pour l'exotisme, est édifiant. Elle écrit pour la première fois à Simone de Beauvoir en 1962. Son courrier révèle une personnalité fantasque : « Je viens de lire votre énorme livre "la force de l'âge", sans pouvoir le poser, malgré son poids détestable pour lire au lit ! Si je vous dis "chapeau ! " c'est trop court. Je dirai donc que voilà un bouquin passionnant sans être un roman, comme on veut absolument en faire pondre aux écrivains. Vous êtes savante et vous n'êtes pas toujours à le prouver. Tout ce que vous racontez est intéressant, sans que ce soit, excusez-moi, des histoires de fesses, dont on persiste à croire que les lecteurs raffolent. Vous cherchez un sens à la vie, voilà pourquoi je vous ai suivie avec un grand intérêt. ». Dans un *Post-Scriptum,* elle glisse : « Je cours les éditeurs qui gardent longtemps mes manuscrits, tergiversent puis me les rendent… j'aurai bientôt fait le tour de Paris. »[27]. Il n'en faut pas plus pour que Simone de Beauvoir, curieuse de nouveaux talents et ayant à cœur d'aider les femmes à se faire une place dans le monde littéraire et intellectuel, lui propose de lire ses écrits. Elle leur trouve du potentiel et s'engage à lire et corriger les manuscrits de Florence qui répond : « Merci beaucoup. Je vous le redirai sous une autre forme bientôt. Soyez assurée

---

tous les manuscrits d'autobiographies qu'elle reçoit : « Je le sais bien parce que parmi les manuscrits que je reçois, il y a toujours une pile d'autobiographies de femmes qui toutes racontent leur vie sans s'occuper de savoir si les épisodes ont un intérêt quelconque pour autrui. ». Beauvoir Simone de, « Mon expérience d'écrivain », *in* Francis Claude, Gontier Fernande*, Les écrits de Simone de Beauvoir : la vie, l'écriture*, Paris, Gallimard, 1979, p. 449-450.

[23] Lettre du 13 août 1960.

[24] Ses trois premiers livres ont paru chez Gallimard dans les années 1940 et 1950 : *L'Asphyxie*, 1946 ; *L'Affamée*, 1948 ; *Ravages*, 1955.

[25] Lettre du 15 mai 1952.

[26] Nous présentons ici Florence Asie. Mais c'est aussi le cas de Marguerite Granier qui tentait de concilier son emploi, les tâches ménagères, sa vie familiale et ses ambitions littéraires ; de Léna Leclercq, Jacqueline Leiner, Alice Colanis et bien d'autres.

[27] Lettre du 28 septembre 1962.

néanmoins que je ne me pendrai pas à vos basques d'aucune façon. J'ai encore des tas de poèmes à vous envoyer. Je le ferai par petites doses, à mesure que je les ajuste, quand vous les aurez lus, allumez le feu avec. […] Je me lève, je me penche, je vous fais une grande révérence – voilà.»[28]. Après bien des refus – Pierre Javet des éditions Julliard n'hésita pas à dire que le manuscrit qu'il venait de lire était celui d' « une folle »[29] - Gallimard publie le premier roman de Florence, *Fascination,* en 1966, dédié à Simone de Beauvoir : « j'offre ce livre à Simone de Beauvoir qui m'a fait la courte échelle »[30]. Quatre autres romans suivent[31] mais après la publication du deuxième, *L'amour, c'est quoi ?,* l'éditeur se lasse et demande à Florence de renouveler et varier son style. Elle traverse alors une période de doutes durant laquelle Simone de Beauvoir redouble de conseils et de soutien. Florence s'essaye aussi à la poésie. Deux recueils de poèmes ont été publiés aux éditions Paule Mannschott[32], petite maison rouennaise spécialisée dans la poésie. Le couple Napoléon n'ayant pas d'enfant, c'est l'éditrice, voisine et amie, qui à la mort de Florence, récupéra dans une boîte à chaussures les quelques documents conservés – probablement des correspondances et divers manuscrits. La boîte fut perdue. Seules quelques dizaines de poèmes demeurent dans le fonds des lettres reçues (fig. 2). Beaucoup chantent la fascination de l'auteure pour celle qu'elle appelait « S de B » - car « ça fait un blason, c'est plus grand »[33].

Ces réalisations littéraires sont intéressantes à plus d'un titre. Elles ont en commun d'avoir été inspirées et/ou entretenues par Simone de Beauvoir. Les aspirations des femmes à mettre leur vie en récit éclairent sur leurs manières de vivre leur condition. Elles répondent à un vide dans leur histoire et à un sentiment d'absence de reconnaissance comme sujets à part entière. Cantonnées à des sphères privées, elles éprouvent alors le besoin de s'exprimer et d'être entendue sur la scène publique. L'écriture autobiographique témoigne d'une pratique réflexive sur la condition féminine qui mènera plus tard à l'affranchissement des contraintes sociales. Dans ce cheminement, l'influence de Simone de Beauvoir et de son œuvre est centrale.

Quant aux lettres qui relèvent de ce que nous appellerions le *mentorship* littéraire, elles permettent une analyse de la place réservée aux femmes dans et par le champ littéraire. Là encore, le rôle de Simone de Beauvoir est au centre et permet de dévoiler l'importance des

[28] Lettre du 17 novembre 1962
[29] Lettre du 11 mai 1962.
[30] Florence Asie, *Fascination,* Paris, Gallimard, 1966.
[31] *Griserie*, (1967) ; *L'amour, c'est quoi ?*(1968) ; *Le Rendez-vous mystique*, (1973) ; *Une sacrée bonne femme* (1975).
[32] *De tout, un peu*, Rouen, P. Mannschott, 1968 ; *Anti-cancans,* Rouen, P. Mannschott, 1968.
[33] Lettre du 17 mai 1963.

amitiés et des réseaux féminins en matière d'entrée des femmes en littérature et de reconnaissance par l'institution littéraire[34].

Une guide intellectuelle : des jeunes filles en formation

La jeune Simone des *Mémoires d'une jeune fille rangée,* luttant contre son milieu bourgeois pour gagner son indépendance, a fasciné de nombreuses jeunes filles. L'écrivaine a suivi le parcours de beaucoup d'entre elles. Dans des lettres, au cours de rencontres dans son appartement de la rue Schœlcher ou dans des cafés, elles abordaient toutes sortes de sujets. Durant ces conversations, Simone de Beauvoir, certainement pour ne pas dépasser une certaine limite et pour se protéger, faisait en sorte que la vie de son interlocutrice soit au centre du propos[35]. Les jeunes filles se sentaient en confiance et la considéraient comme leur guide. Simone de Beauvoir rassurait sur les questions que pouvaient se poser les jeunes filles au moment de l'adolescence (sexualité, relations aux autres, aux parents, religion etc.) mais conseillait aussi des lectures, des sorties au cinéma, des conférences ou des expositions. De longues discussions philosophiques et existentielles s'ensuivaient.

M. C. a 16 ans en 1959 quand elle décide d'écrire à l'auteure dont elle a déjà lu quelques œuvres : « Dernièrement j'ai lu le premier tome du Deuxième sexe qui m'a passionnée. Bien sûr, il y a certaines pages de Philosophie pure que je n'ai pas comprises parce que je n'ai pas encore fait de Philo (j'ai seize ans, je suis en première) et j'attends l'année prochaine avec impatience. J'ai été fière en lisant votre livre que ma culture me serve à sa compréhension. Par exemple vous citez, "La fouille" d'Engels, que j'ai lue l'année dernière, alors j'étais contente "d'être dans le coup" en quelque sorte. Je suis tout à fait d'accord avec vos idées. J'ai beaucoup apprécié l'analyse de l'œuvre de Montherlant qui est bien "envoyée". »[36]. Simone de Beauvoir l'a sans doute invitée à poursuivre la conversation puisque plusieurs lettres suivent, au fil des ans, dans lesquelles M. C. raconte sa découverte du monde.

Quant à Colette, son « coup de foudre »[37] remonte à ses treize ans, quand son grand frère lui a conseillé de lire un livre dont il pensait qu'il l'aiderait à traverser son adolescence tourmentée. Il s'agit des *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Trois ans plus tard, la jeune Colette écrit pour

[34] Voir Jefferson Ann, « Amitiés féminines et entrée en littérature : Simone de Beauvoir, Violette Leduc et Nathalie Sarraute », *Perspective,* n°14, printemps-été 2016, p. 3-5.
[35] D'après Colette Avrane, une correspondante qui a souvent rencontré Simone de Beauvoir.
[36] Lettre non datée, 1959.
[37] Expression employée par Colette lors de notre entretien téléphonique le 11 novembre 2015.

la première fois une longue lettre à l'auteure (fig. 3)[38]. Elle a lu *La Force de l'Age* et a commencé à lire des extraits de *La Force des choses* dans *Les Temps modernes.* « Chère Madame, vous ne me connaissez pas mais ne jetez pas tout de suite ma lettre. »[39], commence-t-elle. Quelques semaines plus tard, sa mère tend une lettre à Colette qui rentre du Lycée après avoir reçu le prix d'honneur[40]. L'écriture est inclinée, presqu'illisible. Simone de Beauvoir y encourage la jeune fille à lui écrire : « Votre lettre m'a beaucoup touchée et j'espère que vous me donnerez de vos nouvelles »[41]. C'est le début d'une longue aventure épistolaire[42] qui sera enrichie par de nombreuses rencontres jusqu'à la mort de Beauvoir en 1986. Pour Colette, Beauvoir fut une guide intellectuelle à un âge où l'on appréhende difficilement l'avenir. En effet, la jeune fille raconte ses lectures, ses sorties au cinéma, ses tourmentes sentimentales, ses promenades solitaires à vélo, elle fait part de ses questionnements jusqu'aux plus intimes. Ainsi la jeune Colette fait écho à la jeune Simone des *Mémoires d'une jeune fille rangée* en affrontant la perte de sa foi religieuse : « J'ai une question à vous poser et c'est surtout pour cela que je vous écris. J'ai mis cinq ans à m'apercevoir que je ne croyais plus en Dieu. Je ne croyais en lui que dans la mesure où j'avais l'impression qu'il me protégeais [sic] et m'aidait. Je me suis rendue compte que c'était uniquement parce que j'avais peur de me trouver seule face à l'avenir, à l'inconnu. […]"L'esprit de Géométrie" a besoin de preuves et je n'en ai pas. Alors je vous en demande. Expliquez-moi pourquoi Dieu n'existe pas ou si cela vous ennuie demandez à Sartre de me l'écrire. ». Beauvoir écrit : « Vous me posez une grande question : il faudrait un livre ou des heures pour vous répondre. Quand vous serez en classe de philosophie vous apprendrez là-dessus beaucoup de choses, et vous pourrez lire l'Etre et le Néant de Sartre. » [43]. La réponse de Beauvoir non seulement encouragea Colette à poursuivre ses réflexions mais la rassura : elle avait enfin trouvé une personne capable de la comprendre. Une relation asymétrique mais néanmoins chaleureuse s'instaura, Colette en a aujourd'hui pleinement conscience : « Nous nous sommes vues pendant toutes ces années sans que j'appartienne réellement à sa vie. C'était une amitié limitée »[44]. Il n'en demeure pas moins

[38] Colette Avrane a accepté de livrer la première lettre brute qu'elle a écrite à Simone de Beauvoir le 9 juin 1963, à l'âge de 16 ans. C'est certainement sa sincérité et sa détermination à comprendre le monde qui l'entourait qui ont touché Simone de Beauvoir. Colette est devenue historienne. Elle est consciente de ce que sa correspondance avec Simone de Beauvoir et son expérience de jeune fille dans les années 1960 ont de précieux.
Elle a soutenu une thèse sur les ouvrières à domicile sous la direction de Christine Bard et a récemment publié un ouvrage sur une féministe peu connue, Berthes Fouchère.
[39] Lettre du 9 juin 1963.
[40] Anecdote racontée par Colette lors de notre entretien téléphonique le 11 novembre 2015.
[41] Lettre du 28 juin 1963.
[42] Une centaine de lettres de Colette sont présentes dans le fonds des lettres reçues.
[43] Lettre du 28 juin 1963. Archives personnelles de Colette Avrane.
[44] Lors de notre rencontre le 10 décembre 2015.

que Simone de Beauvoir a suivi et épaulé la jeune fille dans les moments les plus difficiles de sa vie. Trente ans après la mort de Simone de Beauvoir, Colette, qui a aujourd'hui 69 ans, peut faire un retour réflexif sur ces années et affirmer que l'écrivaine a été « une personne fondamentale dans [sa] construction personnelle »[45].

Mémoire des engagements féministes

Avec *Le Deuxième Sexe,* Simone de Beauvoir a ouvert un débat auquel de nombreuses femmes sont prêtes à participer. Les lettres sont souvent l'occasion de discuter de la condition féminine et ce d'autant plus que dans les années 1950-1960 aucun mouvement social de grande envergure ne fédère encore les luttes féministes[46].

Des militantes en gestation (années 1950-1960)

B., professeur à Bâle, souhaite apporter sa pierre à l'édifice en 1953. En Suisse allemande, les jeunes filles sont encore considérées comme de « futures ménagères ». Grâce au poste d'enseignante qu'elle occupe depuis quatre ans, elle lutte pour que ses étudiantes « intéressantes » puissent avoir accès à des études supérieures. Mais elle se retrouve très souvent confrontée aux parents qui, dès que l'âge le permet, retire leurs filles de l'école. Elle s'entend répondre : « Oui, si c'était un garçon ! Mais c'est une fille ! C'est inutile. Pourquoi l'encourager à faire des études ? Elle se mariera tôt ou tard, alors les études, c'est du temps perdu et de l'argent jeté par la fenêtre. ». B. conclut sa lettre par la demande d'un entretien. Elle souhaite parler du problème des femmes et le besoin de se définir et de parler à une autre femme se fait sentir : « Ce n'est ni le professeur, ni l'étudiante qui vous le demande, mais une femme qui aura tant de questions à vous poser. » [47]. Et elle n'est pas la seule à solliciter un entretien. En 1953 également, Y. se dit très intéressée par les sujets qui traitent de « la femme » : « Ces questions de l'activité féminine dans l'ordre intellectuel, du rôle de la femme émancipée dans la société moderne, des possibilités qui lui sont faites, ou, hélas ! encore refusées, de son rôle aussi près de l'homme dont elle doit être une collaboratrice efficace, non un jouet ou un instrument d'utilité pratique, tous ces sujets passionnants que des textes

[45] Lors de notre rencontre le 15 novembre 2015.
[46] Sylvie Chaperon parle de « creux de la vague ». Thèse de doctorat, *Le creux de la vague : mouvements féminins et féminismes : 1945-1970,* publiée sous le titre *Les années Beauvoir,* Paris, Fayard, 2000.
[47] Lettre du 16 mars 1953.

littéraires peuvent illustrer entre les mains d'une femme doublée d'un écrivain, j'aimerais m'en entretenir avec vous. »[48].

D'autres tentent de trouver des solutions concrètes et/ou expriment explicitement un besoin de cohérence. Il est clair, pour une lectrice de 1951 dont les études ont été « interrompues par le mariage », qu'un long chemin reste à parcourir : « […] sans union, sans cohésion, sans groupement[49], rien à espérer avant longtemps : trop de préjugés, de coutumes enracinées […] il faudrait des femmes comme vous. »[50]. Une Suisse, dont la principale occupation semble être le journalisme et la critique littéraire, a mis un point d'honneur à faire connaître la pensée beauvoirienne dans son pays. Dans une lettre écrite en janvier 1957, elle dit avoir trouvé dans les œuvres de Beauvoir l'élan nécessaire pour écrire un article qui a permis au féminisme suisse d'entrer dans une phase « réjouissante »[51]. Une peintre mexicaine vivant à New-York en 1956, rêve de son côté à des moyens techniques capables de libérer les femmes et propose à Beauvoir de réfléchir à la « gestation méchanique » pour délivrer les femmes de la biologie[52].

Le Deuxième Sexe a fait de Simone de Beauvoir la personne la plus qualifiée et attentive pour discuter de ces problématiques. Elles sont donc nombreuses à penser que lui parler leur permettra de pousser plus avant la compréhension de leur condition et de trouver des solutions pour l'améliorer. Elles voient ainsi en elle une représentante émérite de leur sexe.

Deux générations en débat

Alors que Simone de Beauvoir ne s'est pas encore pleinement engagée dans le féminisme[53], des militantes de la Première vague pensent déjà qu'elle pourra prendre leur relai, à l'instar de Cécile de Corlieu. Cette dernière (1891-1982), féministe catholique, a milité à l'Union pour le Vote des Femmes et a été secrétaire de la Commission Travail au Conseil National des Femmes entre 1925 et 1935. La correspondance des deux femmes donne à voir la confrontation de deux générations qui peinent à s'accorder. Ce que représente Cécile de Corlieu, Simone de Beauvoir l'a enterré depuis 1949, au début du *Deuxième Sexe :* « La

[48] Lettre du 11 octobre 1953.
[49] Elle souligne.
[50] Lettre du 12 septembre 1949.
[51] Lettre du 17 janvier 1957.
[52] Lettre du 27 juin 1956.
[53] Il faut attendre pour cela la deuxième moitié des années 1960 (préfaces à des ouvrages consacrés à des problèmes de la condition féminine, articles, etc.) et plus encore les années 1970 avec son engagement aux côtés du Mouvement de Libération des Femmes (MLF).

querelle du féminisme a fait couler assez d'encre, à présent elle est à peu près close : n'en parlons plus. On en parle encore cependant. Et il ne semble pas que les volumineuses sottises débitées pendant ce dernier siècle aient beaucoup éclairé le problème. »[54].

C'est en 1956 que Cécile de Corlieu écrit pour la première fois à Simone de Beauvoir. Parce que « parmi [ses] amies féministes de l'époque, les plus influentes sont mortes », elle entend donner à lire son manuscrit à « un lecteur libre et féministe » [55], Simone de Beauvoir. Cécile de Corlieu a à cœur de fonder un féminisme chrétien et ses écrits, dont les manuscrits sont conservés à la Bibliothèque Marguerite Durand ainsi que les réponses de Simone de Beauvoir, tentent de penser l'émancipation des femmes au sein d'une morale chrétienne révisée. Elle compte sur l'influence de Simone de Beauvoir pour l'aider à trouver un éditeur. Celle-ci lui répond : « Comme vous pensez bien, votre roman m'a beaucoup intéressée – Personnellement, je suis profondément irréligieuse et j'aime ne pas compter sur des réformes intérieures aux règles pour changer la condition féminine. Je souhaite un changement du monde où les religions n'auraient tout simplement plus de place. »[56]. Elle propose de transmettre le manuscrit de Cécile de Corlieu à Julliard mais craint que la « singularité » du sujet ne « déconcerte » les éditeurs[57]. Cécile est consciente de l'écart qui la sépare de sa cadette : « je sais bien que la condition féminine peut s'améliorer malgré et contre les religions. Mais au cas où le changement du monde laisserait à quelques humains une âme religieuse, je veux trouver sous quelle forme de spiritualité »[58]. Cécile de Corlieu ne parvient pas à publier son livre : aux éditions de Minuit, Lindon reconnut à l'ouvrage une densité que peu de livres atteignaient[59] mais refusa de l'éditer en arguant qu'il ne pourrait lui assurer la diffusion qu'il méritait ; Au Seuil, on lui reprocha son hybridité entre le roman à clefs et le témoignage[60] . Sa fille, Anne Lavan, décide d'intervenir et écrit à Simone de Beauvoir à son tour : « J'ai toujours jugé que vous étiez la seule femme à pouvoir vous solidariser pour flanquer ce pavé dans la mare : à cause de votre solidité, de votre notoriété. […] et vous êtes la seule femme du siècle »[61]. Simone de Beauvoir est celle par qui la libération arrivera car, Anne l'écrit, « tous ont lu [ses] livres et la jeune génération en est formée –sauf les couches catholiques, à qui il manque un témoignage catholique d'un féminisme religieux possible à

[54] *Ibid.,* p. 13.
[55] Lettre du 15 mars 1956.
[56] Lettre du 16 mai 1956. Fonds Cécile de Corlieu, Bibliothèque Marguerite Durand.
[57] Julliard refuse le manuscrit en 1960. Lettre du 12 janvier 1960.
[58] Lettre du 20 mai 1956.
[59] Lettre du 24 février 1957.
[60] Lettre du 12 mars 1957.
[61] Lettre du 4 janvier 1960.

approfondir ». Ce manque, la première génération, incarnée par Cécile de Corlieu, pourra le combler.

Cette dernière, qui travailla longtemps aux côtés de Cécile Brunschvicg, accorde une grande importance à la relève féministe et surtout à l'alliance de toutes les luttes. Elle invite Beauvoir au rapprochement : « Votre intervention enlèverait à mon travail l'apparence d'une lutte intestine chez les catholiques et lui donnerait son vrai caractère : l'opposition de la femme à tout immobilisme, à tout obscurantisme dont elle est la première victime, opposition pour l'efficacité de laquelle une incroyante célèbre accepterait d'aider une croyante inconnue »[62]. L'écriture de Cécile de Corlieu est profondément engagée. Elle n'abandonnera jamais son combat[63] et ralliera d'ailleurs le Mouvement Démocratique des femmes dans les années 1960 afin d'y représenter un féminisme chrétien.

Avant de conclure, il faut dire un mot de la nature hybride de ces documents. En effet, la lettre à l'écrivain.e hésite entre le journal intime puisqu'on s'y livre en doutant qu'elle parvienne un jour à l'écrivaine, et la correspondance qui implique une certaine retenue puisqu'on s'adresse à un autre supérieur, l'écrivain.e. Néanmoins, toutes voient en Simone de Beauvoir une possible porte-parole, et cette position libère la parole.

Ainsi, le fonds pourra être une mine précieuse pour l'histoire de la vie privée des femmes dans les années 1950-1960 qui reste en grande partie à écrire. La publication en 1968 de *La femme rompue*[64] a d'ailleurs permis à de nombreuses femmes de s'exprimer sur leur vie conjugale. On pourra encore questionner l'influence de Simone de Beauvoir et de son œuvre sur les femmes. Elle représente un modèle de femme émancipée au cours de la seconde moitié du XXe siècle mais le processus d'appropriation reste à étudier[65]. Enfin, le fonds est d'une grande richesse pour l'histoire des féminismes. On y voit les femmes se diriger lentement vers l'engagement radical des années 1970. Les lettres de cette décennie traduisent bien l'effervescence du moment.

Nous ne pouvons malheureusement pas rendre justice aux milliers de lettres qui font la richesse de ce fonds. Nous avons souhaité ici proposer des pistes d'analyse qui, nous l'espérons, seront enrichies par de futures recherches.

---

[62] Lettre du 24 février 1957.

[63] Son livre fut finalement publié en 1970 : *Carnets d'une chrétienne moderniste de 1898 à nos jours,* Toulouse, Privat, 1970.

[64] Beauvoir, Simone de, *La Femme rompue,* Paris, Gallimard, 1968.

[65] Nous menons une thèse sur cet aspect sous la codirection de Sylvie Chaperon et de Martine Reid.